



Elif MAHIR METINSOY, *Ottoman Women during World War I: everyday experiences, politics, and conflict*

Cambridge, Cambridge University Press, 2017, 271 p.

Françoise Thébaud



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/15322>

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 281-285

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Françoise Thébaud, « Elif MAHIR METINSOY, *Ottoman Women during World War I: everyday experiences, politics, and conflict* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 48 | 2018, mis en ligne le 28 décembre 2018, consulté le 13 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/clio/15322>

Ce document a été généré automatiquement le 13 octobre 2019.

Tous droits réservés

Elif MAHIR METINSOY, *Ottoman Women during World War I: everyday experiences, politics, and conflict*

Cambridge, Cambridge University Press, 2017, 271 p.

Françoise Thébaud

RÉFÉRENCE

Elif MAHIR METINSOY, *Ottoman Women during World War I: everyday experiences, politics, and conflict*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017, 271 p.

- 1 Cet ouvrage d'Elif Mahir Matinsoy, qui est actuellement assistante au département de sciences politiques de l'Université Galatasaray d'Istanbul, est issu d'une thèse soutenue en 2012 à Strasbourg en cotutelle avec l'Université turque Boğaziçi. En cette fin de centenaire de la Grande Guerre, il couvre un espace mal connu des historien.ne.s occidentaux et apporte une contribution significative à l'histoire sociale du conflit.
- 2 Elif Mahir Matinsoy précise d'emblée que, pour la société ottomane, la Première Guerre mondiale est l'épisode le plus sanglant d'une décennie de conflits militaires et ethniques où des hommes, surtout des paysans pauvres musulmans, servent comme soldats de 1911 à 1922 : précédée par la guerre tripolitaine et les guerres des Balkans, elle est suivie par la guerre d'indépendance turque et ne s'achève qu'avec le traité de Lausanne du 24 juillet 1923. La jeune chercheuse, qui connaît bien l'historiographie occidentale en histoire des femmes, souligne que la guerre est pour les Ottomanes plus une succession de terribles épreuves qu'un facteur d'émancipation. Elle s'intéresse en effet à l'expérience quotidienne des femmes ordinaires et s'inscrit à l'encontre à la fois de l'histoire officielle, qui met en avant la participation enthousiaste des Ottomanes à la mobilisation de guerre, et de l'historiographie existante qui, centrée sur les femmes des classes moyennes et des élites, met en avant leur participation à des œuvres de guerre et leurs gains politiques après-guerre. Pour cela et au lieu de s'appuyer sur des textes

de propagande et des journaux féminins qui s'adressent aux femmes éduquées, elle mobilise des sources originales : des rapports d'agents de l'État, des témoignages contemporains ou postérieurs comme celui d'une enseignante du collège stambouliote américain pour filles, des articles de journaux étrangers de l'époque, des ouvrages littéraires, des chants et poèmes de la culture populaire, mais aussi et surtout des télégrammes et pétitions envoyés par des femmes, en leur nom personnel ou au nom d'un groupe, à la bureaucratie ottomane de la municipalité, de la province ou de l'État central. Certes, ces derniers documents ne sont pas écrits par les protagonistes pour la plupart analphabètes mais, tout en étant rédigés par des écrivains publics qui usent de formules convenues, ils offrent un tableau des effets sociaux de la guerre sur les civils et montrent les conditions de vie déplorables des milieux populaires. Ils sont aussi destinés à obtenir satisfaction, ce qui est parfois le cas, comme le montrent de nombreux exemples cités. L'historienne insiste sur l'agentivité de ces femmes ordinaires qui bousculent les autorités politiques, sur leur « pouvoir caché » (p. 9) ignoré du récit historique : obtenir une pension ou de la nourriture, dénoncer la corruption, déclencher une enquête sur l'attitude de tel ou tel fonctionnaire, voire contribuer à un changement de législation. L'usage fréquent d'une rhétorique nationaliste, religieuse ou patriarcale dans ces pétitions et télégrammes est moins à ses yeux un signe de soumission qu'une forme de résistance et un moyen de légitimer la demande. La résistance est parfois plus directe : falsifier une date de naissance car la conscription se fait à un âge de plus en plus jeune ; manifester dans la rue contre la guerre ; aider les déserteurs qu'elles cachent ou pour lesquels elles achètent le silence des autorités, avec leur sexe si nécessaire. Dans cet empire d'environ 20 millions d'habitants qui ne peut aligner qu'une armée de 800 000 hommes, la désertion est en effet un phénomène massif, due aux mauvaises conditions de vie des soldats et au fait que ces derniers apprennent vite les difficultés rencontrées par leurs épouses ou leurs mères.

- 3 Chute de la production agricole due à un manque de main d'œuvre dans les campagnes, blocus allié en méditerranée, insuffisance des moyens de transport, inflation, marché noir et corruption : les civils ottomans, à l'exception des couches aisées et des profiteurs de guerre liés au pouvoir des Jeunes-Turcs, souffrent de très fortes pénuries alimentaires, notamment à Istanbul, où on meurt également de froid, et plus encore dans l'est de l'Anatolie. Cause de morbidité et de surmortalité, la malnutrition et la faim entraînent également des abandons d'enfants et même des cas de cannibalisme. L'État n'intervient que progressivement dans la distribution de nourriture, au fur et à mesure que les protestations augmentent, jusqu'à des manifestations bruyantes devant les bâtiments officiels et des émeutes du pain. Il est secondé par des organisations charitables comme le Croissant rouge qui établit 22 soupes populaires à Istanbul et nourrit quotidiennement 35 000 personnes des quartiers populaires. Les autorités comme les œuvres se méfient d'éventuels cumuls de cartes de rationnement, ce qui rend difficile leur obtention et dramatique leur perte. Les pénuries mettent aussi les femmes à la merci des commerçants et de fonctionnaires peu scrupuleux. Le 4 novembre 1917, cinq femmes du district de Konia envoient un télégramme au ministre de l'Intérieur pour dire que leurs « familles pauvres de soldats sans terre » souffrent de famine et que les fonctionnaires locaux ne donnent de nourriture qu'aux femmes répandant à leurs avances sexuelles. Une enquête est ordonnée.
- 4 Elif Mahir Matinsoy est attentive aux différences entre femmes, y compris parmi les déshéritées. Les familles de soldats mobilisés, qui reçoivent de la nourriture bon

marché de l'armée, sont mieux loties que d'autres familles pauvres et que celles de militaires tombés dans la guerre des Balkans. L'aide financière, faible et constante malgré l'inflation galopante, relève également d'une réglementation complexe, changeante et discriminante, alors que la plupart des Ottomanes dépendaient avant-guerre économiquement d'un homme : différences dues au rang du mobilisé, pensions de veuves refusées aux familles de disparus dont la mort n'est pas confirmée ou, jusqu'en 1916, à celles dont le soldat est mort d'épidémies et non au combat, radiation des femmes qui peuvent bénéficier d'un soutien masculin dans le même district, pensions suspendues pour les femmes de prisonniers en décembre 1918 alors que ces derniers ne sont pas encore libérés. Là encore, des femmes protestent contre la lenteur des procédures, les injustices, la mauvaise volonté des fonctionnaires ou la faiblesse du montant qui, en 1917, permet d'acheter environ deux à cinq jours de pain pour leurs familles.

- 5 Malgré l'interdiction d'expulser des familles de soldats (loi du 13 mars 1915), se loger est aussi un problème majeur à cause de la hausse des loyers et surtout de l'afflux de familles réfugiées qui, à divers moments de cette décennie de guerres, fuient l'avancée des troupes ennemies ou l'occupation de leur région. À Istanbul, des femmes et des enfants vivent dans les mosquées, derrière des tentures, ou partagent, jusqu'à dix personnes de plusieurs familles, une pièce louée ou offerte par une madrasa ou une soupe populaire. Dans cette ville qui subit de graves incendies en 1918 (plus de 8 000 maisons détruites), la situation empire après l'armistice. Les autorités n'ont pas les moyens de répondre aux besoins, pas plus qu'elles n'arrivent à enrayer les multiples épidémies qui s'abattent sur des populations affaiblies ; en Anatolie, la moitié de la population souffre de malaria et chaque famille compte un tuberculeux. Si les statistiques manquent, sauf pour Istanbul, les mères et les enfants, notamment les dizaines de milliers d'orphelins, sont particulièrement exposés. Des enfants meurent de faim dans les rues, se prostituent, reçoivent de maigres salaires pour des travaux durs, s'organisent en bandes. Des mères traînent des enfants affamés, les perdent ou les abandonnent sur les routes de l'exode. D'autres tentent pour les sauver de les faire admettre dans des orphelinats où la nourriture est cependant insuffisante. Dans leurs pétitions, elles interpellent les autorités incapables de protéger leurs enfants et de les protéger elles-mêmes. Certaines se remarient alors que leurs époux sont au front ou prisonniers, malgré des mesures prises par l'État pour lutter contre cette pratique.
- 6 Dans un pays peu industrialisé avant-guerre, où les musulmanes travaillent rarement à l'extérieur du foyer, la croissance temporaire du travail féminin, qui répond là aussi au besoin de main d'œuvre, reste limitée en valeur absolue, par exemple seulement 5 000 femmes dans l'industrie de guerre. Le 14 août 1916 est créée la Société islamique pour l'emploi des femmes ottomanes, placée sous le patronage de la femme du ministre de la Guerre mais dirigée par des hommes. Elle fournit des milliers d'emplois de caissières, secrétaires, employées des postes, receveuses sur les bateaux du Bosphore, nettoyeuses de rue. L'armée a besoin d'infirmières, métier dont les intellectuels défendent le caractère féminin, mais elles ne sont que 24 dans les hôpitaux d'Istanbul en 1916, et 300 pour tout le pays à la fin de la guerre. Cependant, la croissance des maladies vénériennes, liée au développement de la prostitution et le refus des maris de laisser examiner leurs femmes par un homme conduisent à l'ouverture de la médecine aux femmes en octobre 1918. Pour libérer des hommes pour le front, l'armée crée en septembre 1917 un bataillon de femmes auxiliaires, qui n'atteint jamais cent personnes. Elle fait surtout travailler des milliers de couturières. Mais travailler à l'extérieur reste

socialement mal vu, si bien que certaines femmes ne s'y résolvent qu'en dernier recours après avoir vendu tous leurs biens. Les travailleuses, qui répondent par l'absentéisme, un fort *turnover*, l'indifférence au travail ou le vol, sont par ailleurs très mal payées, la protection sociale quasi inexistante, leur moralité strictement contrôlée comme celle des femmes seules. Dans les *poorhouses*, refuge des plus déshéritées, le travail est contraint, y compris pour les enfants.

- 7 Elif Mahir Matinsoy souligne à plusieurs reprises que le travail n'est pas émancipateur pour les Ottomans, notamment pour la majorité paysanne. Soumises à des taxes croissantes, délestées de leurs animaux confisqués, réquisitionnées pour des travaux hors de leurs terres, contraintes de vendre à bas prix à l'armée et de transporter loin les récoltes taxées, des paysannes protestent et cachent une partie des récoltes pour ne pas mourir de faim. Les « Amazones de la guerre d'indépendance » qui ont transporté des munitions sur des charrettes sont pour l'historienne des héroïnes bien involontaires dont l'expérience est marquée avant tout de souffrance : marcher des jours avec des enfants sur le dos, accoucher au bord de la route, laisser la famille dans un village dévasté.
- 8 Au final, un ouvrage empathique qui repose sur la consultation de nombreuses sources et donne à voir de multiples situations concrètes. Quelques critiques peuvent cependant être formulées. D'une part, le choix d'un plan thématique conduit à certaines répétitions et tend à faire oublier des inflexions chronologiques. D'autre part et surtout, le titre, sans doute imposé par l'éditeur, ne correspond pas exactement au contenu. Le livre ne rend pas compte de l'expérience de toutes les femmes ottomanes pendant la guerre mais – malgré des allusions ici et là à d'autres populations et d'autres couches sociales –, de celle des femmes défavorisées ottomanes turques, qui était l'objet de la thèse.

AUTEURS

FRANÇOISE THÉBAUD

LabEx EHNE Université d'Avignon